

III. SCIENCES HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

Préhistoire

M. André LEROI-GOURHAN, professeur

Le cours du *jeudi* a porté sur *La section 36 de Pincevent. Essai d'analyse méthodique*. Le cours de l'an dernier avait été consacré à l'exposé des méthodes d'une fouille et d'un enregistrement très précis, préparation pour l'analyse interprétative. On y avait ébauché, pour le développer cette année, le cadre d'une terminologie codifiée qui assurerait sans ambiguïté les témoins dans leur *identité*, leur *situation* et leur *fonction* (la fonction pouvant découler des deux premiers termes mais ne devant pas solliciter une interprétation insuffisamment étayée). La sécurité de l'hypothèse est primordialement liée 1° à la *répétition* des témoins de même identité dans les mêmes situations, 2° aux *liaisons* dans l'espace qui s'établissent entre les témoins ou leurs fragments. Cette démarche, qui est celle de toute recherche expérimentale, assure, en préhistoire, la détermination de *structures*, qui sont beaucoup moins des assemblages visibles que le tissu des rapports entre les témoins reposant sur le même sol ancien. L'information la plus précise ne découle pas forcément des structures évidentes, comme les foyers, mais plus souvent des structures latentes qui requièrent la mise en pratique de la micro-topographie et dans les circonstances favorables, de la micro-stratigraphie. Pour le développement rationnel des hypothèses de recherche, la distinction a été proposée entre *structures homogènes* et *structures hétérogènes*. Par structure homogène, on peut entendre un assemblage constitué par une seule catégorie de témoins (amas de silex débité, configuration d'une nappe de déchets osseux, répartition des chutes d'affutage de burin...). La notion de structure hétérogène découle de la diversité des matériaux qui constituent

l'assemblage (foyer localisé par une concentration de pierres, de charbon, d'os et de silex brûlés, amas de balayures domestiques...). La distinction entre structure homogène et structure hétérogène est purement méthodologique, car l'une comme l'autre peuvent être converties en abaissant ou en élevant le degré auquel les faits sont considérés. Pour formuler un exemple simple, on peut, en élevant le degré du fait, obtenir les mutations suivantes :

	<i>Structure homogène</i>	<i>Structure hétérogène</i>
au 1 ^{er} degré	nappe de déchets osseux	diversité des parties du squelette réparties dans la nappe
au 2 ^e degré	localisation des humérus	diversité des fragments huméraux et éventualité d'une intervention humaine
au 3 ^e degré	localisation des extrémités distales d'humérus	(limite provisoire de l'expérience)

Cette procédure, dans l'exemple choisi, peut conduire, de degré en degrés : (1) à circonscrire une zone d'élimination des déchets ; (2) à distinguer les modalités de consommation de chaque partie du squelette ; (3) à définir l'espace extérieur d'une habitation.

Il est de même possible, en abaissant le degré du fait, de mettre en lumière des mutations de plus en plus considérables :

	<i>Structure homogène</i>	<i>Structure hétérogène</i>
au degré — 1	témoins osseux, pierres chauffées, déchets de débitage, outillage de silex, ocre rouge	unité domestique
au degré — 2	plusieurs assemblages des témoins ci-dessus	habitat groupé (habitations, annexes, circulation, etc.)

Après avoir exposé les principes généraux du code de dénomination des différentes catégories de témoins individualisés et insisté sur le fait que la codification exige pour chaque site considéré une révision critique, on a présenté une liste de définitions des structures homogènes rencontrées sur la section 36 de Pincevent (après révision des sections antérieurement explorées). Les caractères de configuration microtopographique ont été divisés en : (A) *caractères de surface*, définissant les structures en nappe et l'échelle de

densité qui permet de délimiter les valeurs de groupement (nappe continue, serrée, dispersée, raréfiée, espace vide) ; (B) *caractères de volume*, définissant la structure des amas ou dépôts ; (C) *caractères de situation* visant à la distinction de structures précises et dont la situation est hautement significative (*cordon* de silex pouvant marquer un bord de tente, *groupe* constitué par des témoins de même nature, *reliquat* formé par les parcelles de silex négligées lors des nettoiyages domestiques, etc.).

A la suite de l'exposé de méthode qui a fait ressortir l'insuffisance, en préhistoire, de la définition des structures (les notions classiques de « foyer », « atelier », « fond de cabane » sont extrêmement floues) la démonstration a porté sur la section 36, surface de 520 m² comportant plus de 10 foyers dispersés et plusieurs milliers de témoins de nature différente (silex, ossements, charbons, os, etc.), en situation topographique homogène. L'analyse au départ s'est proposé la définition des structures homogènes au premier degré, en vue d'établir la configuration générale d'un habitat qui apparemment comportait plusieurs unités domestiques.

Analyse préliminaire. La nécessité d'ordonner les témoins dans un espace défini dans sa forme (sol pertinent) conduit en première démarche à l'établissement des courbes de niveau : l'ensemble montre un pendage général sud-ouest > nord-est d'un peu plus de 3 %, pendage insuffisant pour avoir entraîné des perturbations par glissement, mais suffisant pour avoir assuré l'écoulement des eaux de pluie.

Les différentes accumulations de matière charbonneuse constituant une « structure évidente », homogène au degré — 2 (plusieurs assemblages d'apparence identiques), une analyse préliminaire en a été faite pour déterminer au moins sommairement les catégories morphologiques, analyse à l'issue de laquelle une distinction nette a été faite entre les *grands foyers à cuvette et bordure de pierres*, véritables pôles d'attraction des vestiges, les autres foyers à cuvette ou plats et les amas charbonneux provenant de la vidange des foyers. Cette première approche a permis de situer topographiquement 17 structures charbonneuses (dont les trois grands foyers des mètres V 105, T 112 et L 115) par rapport auxquelles les autres matériaux peuvent s'ordonner de manière significative. Par surcroît, l'usage du point métrique de chacun des grands foyers comme dénomination, fournit une identification commode aux trois ensembles qui se sont progressivement dégagés.

La première des structures homogènes du 1^{er} degré qui ait été abordée est celle dite des *pierres chauffées*. Les grands foyers étaient recouverts de blocs de grès ou de calcaire dont la destination n'est pas à envisager au point actuel, mais qui constituent un témoin important. En effet, à chaque rallumage du foyer, il fallait éliminer les fragments éclatés par la chaleur ; ces débris, rougis par le feu, ont été rejetés plus ou moins loin et forment un éventail partant du bord Est pour deux des foyers (V 105 et T 112), et du bord

Ouest pour le troisième (L 115). S'il est raisonnable de penser que ces fragments étaient évacués hors de l'habitation à laquelle le foyer est supposé avoir appartenu, on dispose d'un premier élément pour matérialiser l'orientation du dispositif domestique.

L'*ocre rouge* est un témoin important, mais à la fois discret et fugace, dont les fines parcelles dispersées ou les taches diffuses doivent, lors de la fouille, avoir fait l'objet d'un relevé particulier (plan des vestiges fugaces). Sauf des taches très circonscrites, sa répartition n'intéresse que deux des grands foyers (V 105 et T 112). Dans l'un et dans l'autre cas, une nappe de couleur soutenue occupe deux à trois m² à l'*opposé* des pierres chauffées, c'est-à-dire sur le bord Ouest, dans la zone supposée correspondre à l'habitation proprement dite. La tache de coloration soutenue est bordée par une nappe évanescence, issue de la dispersion par les pieds, comportant des appendices qui se dirigent grossièrement vers les quatre points cardinaux : pour V 105 les branches Nord et Sud sont longues (environ 2 m), alors que pour T 112 les appendices de l'Ouest et de l'Est sont plus marqués (environ 1 m) que ceux du Nord et du Sud. Si l'on considère que l'éventail des pierres chauffées s'épanouit à l'extérieur de l'unité domestique, la tache d'ocre intense marquerait l'intérieur dans sa partie proche du foyer, les appendices porteraient le témoignage 1° d'une circulation vers l'intérieur et vers l'extérieur (Ouest-Est), 2° d'une circulation vers le Nord et le Sud qui montrerait que la surface présumée close de l'habitation laissait un espace d'environ 50 cm entre elle et le bord du foyer.

Le troisième test sur les structures homogènes du 1^{er} degré a été appliqué au « *silex crème* ». Il s'agit d'une variété de matière première différente du silex que les Magdaléniens se procuraient dans le voisinage immédiat de Pincevent. Dans une étude précédente (1) il avait été établi avec une extrême probabilité qu'il s'agissait d'objets constituant l'outillage que les Magdaléniens portaient lorsqu'ils venaient s'installer pour un temps à Pincevent. Cette hypothèse se trouve vérifiée par le fait que, pour la section 36, les 126 témoins de ce silex particulier sont tous des outils façonnés ou des lames ; aucun déchet de fabrication dans cette matière n'a jusqu'à présent été retrouvé. Les variations dans le nombre des objets entre les trois foyers montrent que V 105 et T 112 ont été longuement occupés après l'épuisement du stock d'outils de l'arrivée alors que L 115 a été une installation de courte durée (ce qui est confirmé par les faibles traces d'ocre et différents autres témoignages).

Un quatrième test a été élaboré à partir d'un document assez inattendu, constitué par les fragments d'un gros galet de calcaire corallien, d'origine

(1) L'habitation magdalénienne n° 1 de Pincevent près Montereau (Seine-et-Marne), *Gallia Préhistoire*, IX, 1966, p. 336 (le silex y est désigné comme « silex rouge »).

assez lointaine. Probablement ramassé sur une plage de la Seine, ce galet a été fracassé en plus de 20 fragments par les occupants de T 112. Plusieurs ont été jetés vers l'Est, dans la même direction que les pierres chauffées, plusieurs autres ont été transportés dans un dépotoir situé vers le Sud, derrière l'espace présumé clos, ce qui corrobore l'usage par V 105 et T 112 de la même zone de rejets domestiques, fait important pour la délimitation des deux unités domestiques et pour la démonstration de leur présence simultanée. Ce témoignage est propre à illustrer l'une des particularités de la méthode suivie dans ces travaux. Les raisons qui ont porté les Magdaléniens à ramasser puis à détruire ce galet corallien grisâtre et inutilisable seront probablement toujours inconnues : comme témoin direct d'un jeu, d'une curiosité ou d'un rite, sa valeur est très discutable, mais il en est tout autrement de sa valeur démonstrative comme témoin indirect d'une chaîne de gestes et de déplacements dans un espace qu'il concourt à définir.

Comme dernier test de structure homogène du premier degré, on a considéré le *débitage*, c'est-à-dire les milliers de fragments de silex issus de la fabrication des outils, déchets dont la répartition topographique peut être hautement significative. L'analyse a été faite sur deux séries cartographiques séparées, la première donnant la répartition précise de tous les témoins, la seconde fournissant les liaisons entre les fragments, groupés ou dispersés, d'un même noyau de silex. La répartition montre avec évidence que les déchets ont été accumulés au voisinage de l'entrée présumée de chaque unité domestique, du côté (espace extérieur) où se développe l'éventail des pierres chauffées. De l'autre côté (espace couvert), les vestiges sont au contraire nettement moins nombreux et leur densité s'abaisse, au delà de la tache d'ocre rouge, jusqu'à l'état de raréfaction (quelques unités au m²). Entre V 105 et T 112, les déchets ménagers des deux habitations dessinent un espace circulaire de 3 m de diamètre qui correspond sans doute possible à l'espace couvert de T 112. Pour V 105 et L 115, la structure est moins nette, mais la zone opposée aux pierres chauffées et aux déchets correspond, comme dans le cas précédent à une nappe raréfiée de menus vestiges.

L'épreuve des remontages d'éclats, qui permet la cartographie du mouvement des déchets à l'intérieur de l'habitat, montre pour V 105 et T 112 que le travail du silex avait lieu au voisinage du foyer (liaisons courtes) et que les amas étaient périodiquement évacués à l'extérieur (liaisons longues) une partie de la surface d'élimination étant commune aux deux habitations. Par surcroît, il apparaît que ni V 105, ni T 112 n'ont déposé de déchets de débitage du silex dans l'espace couvert de l'un ou de l'autre, ce qui semble bien montrer que les deux habitations ont occupé simultanément le terrain. L'analyse des structures homogènes au premier degré, qui a porté sur de simples déchets dont la localisation microtopographique aurait pu passer pour abusive, a montré qu'en réalité le plus parlant, sinon le plus spectaculaire

des documents réside dans les déchets d'occupation, la surface proprement habitée se définissant souvent comme un vide par le fait de l'entretien domestique et du caractère éminemment périssable des matériaux (bois, peaux, fourrures, écorces...) qui constituaient sa réalité.

Un ultime test, portant cette fois sur une structure homogène du second degré, l'*outillage de silex*, a été présenté sous ses deux aspects (situation et liaison). Le report sur le plan de structure au premier degré a montré que la densité maximale d'outils usagés correspondait au bord du foyer opposé à l'espace extérieur et s'inscrivait dans la surface de la tache ocre entre le foyer et l'espace couvert, fait qui confirme l'existence d'une surface constituant « antichambre », probablement abritée ou abritable. Il est apparu d'autre part que deux des foyers plats, sans cuvette ni bordure (G 115 et H 101), sans indices de consommation alimentaire ni de couverture, avaient été le théâtre d'opérations techniques analogues à celle qui se déroulaient auprès des grands foyers.

Le cours du *vendredi*, comme il avait été annoncé l'an dernier, a poursuivi l'*analyse méthodique de l'art pariétal préhistorique*. Un premier palier avait été atteint : la technique d'exécution des œuvres offrait des différences catégoriques entre l'art paléolithique et l'art post-glaciaire. En effet, les procédés figuratifs paléolithiques ont montré (gravure à bord adouci, peinture modelée, bas-relief) une recherche d'expression de la troisième dimension, recherche qui est normalement absente des œuvres rupestres postérieures. Continuant d'user de la confrontation comme d'un moyen propre à dégager les traits caractéristiques des œuvres de l'une et l'autre période, il a été traité cette année des *supports* et de leur incidence sur l'organisation spatiale des figures, puis des *états figuratifs* qui répondent à une tentative d'appréhension objective des formes.

La relation entre les œuvres et leur support minéral, abordée antérieurement sous l'angle purement technologique, a été complétée par la considération du support comme « champ » susceptible de déterminer par sa forme ou ses dimensions, des réactions conscientes ou machinales, personnelles chez l'exécutant, mais limitées par le cadre des traditions figuratives du groupe social auquel il appartient. Dans une première approximation, englobant à la fois l'art pariétal et l'art mobilier, quatre formes de relation entre l'œuvre et son support ont été proposées.

A. *Indépendance de l'œuvre par rapport au support*. Cette situation répond au cas où le support a été considéré comme une surface simplement disponible. C'est le cas pour les graffiti ou pour des pétroglyphes de dimensions souvent modestes qui offrent de multiples répétitions du même sujet ou du

même assemblage. Les exemples sont très nombreux dans l'art post-glaciaire, beaucoup moins abondants dans l'art paléolithique où le choix des surfaces intervient très souvent en fonction des figures à y disposer.

B. *Intégration du support à l'œuvre.* Par sa forme, sa situation, ses dimensions, son relief, le support est directement en résonance avec l'œuvre. Tel est le cas, au Paléolithique, pour de très nombreuses figures qui mettent à profit le support naturel (paroi, bloc ou plaquette) pour le cadrage d'un ensemble de figures (Lascaux par exemple). Tel est aussi le cas au Post-Glaciaire pour les stèles, ou les « statues-menhir ». Ces derniers monuments offrent de très intéressantes variations qui se développent du contour naturel (plus ou moins aménagé) au volume entièrement sculpté et de la simple gravure à la ronde-bosse. Mais, entre la statuaire post-glaciaire et l'art pariétal paléolithique, les rapports œuvre-support sont très différents : alors que dans l'art paléolithique la paroi intervient à la fois comme cadre et comme génératrice de volumes, dans la statuaire post-glaciaire, le bloc dressé (statue-menhir ou pilier de mégalithe) n'est le plus souvent qu'un contour à l'intérieur duquel les chevilles figuratives (cercles oculaires ou seins, triangles du visage, collier ou pendeloque triangulaire, bras, ceinture, armes) le plus généralement gravées se localisent dans un schéma anthropomorphique. Ce schéma est souple à tel point que certains monuments (Italie du Nord, Bretagne, Espagne de l'Ouest) deviennent des assemblages d'objets, d'animaux ou de lignes géométriques inclus dans les limites de la dalle ou du bloc dressé suivant une structure qui conserve confusément le rythme des chevilles anthropomorphiques. Corroborant les constatations faites antérieurement sur la technique figurative, ces faits montrent de nouveau une différence essentielle entre les deux arts : dans sa forme tridimensionnelle même, l'art du Néolithique à l'Age du Bronze reste foncièrement un art à deux dimensions.

Il a été utile, pour la compréhension générale des rapports entre l'œuvre et le support, d'évoquer :

C. *L'œuvre intégrée à la forme technique* qui répond pour le Paléolithique à de nombreux objets de matière osseuse (bâtons percés, propulseurs...) dont la forme du support est commandée par l'utilisation technique et dont le décor s'intègre dans un volume préétabli. Cela a permis de faire état de sources à jamais disparues, sur le décor des habitations en matériaux périssables et des objets de bois ou d'écorce, dont seuls quelques éléments peints à l'ocre des huttes en os de mammoth d'Europe orientale peuvent donner une idée.

D. *La statuaire*, enfin, qui concerne des œuvres dont le support est absorbé par les formes.

LA FORME. Etant bien établi que la technique et le support peuvent avoir joué un rôle important dans l'orientation du style, mais que les difficultés matérielles ont toujours été résolues, le problème de la forme peut être consi-

déré en lui-même. Il pourrait y avoir, pourtant, un élément social à introduire dans la confrontation des arts paléolithique et post-glaciaire. On peut considérer sans invraisemblance que les grandes œuvres paléolithiques ont été exécutées par des individus au moins partiellement spécialisés. Les travaux des ethnologues montrent aussi bien chez les Indiens de la Côte nord-ouest qu'en Nouvelle-Guinée ou dans les grands arts de l'Afrique noire, que le statut social de l'artiste était établi comme celui d'un membre éminent du groupe, amplement compensé sur le plan matériel pour sa création. Les peintres de Lascaux, de Niaux, d'Altamira et de bien d'autres cavernes disposaient d'un « métier » qui exclut l'exécution des œuvres par le premier chasseur de bisons venu, alors que les assemblages gravés du Val Camonica, du Mont Bégo ou de la forêt de Fontainebleau peuvent n'avoir été que l'œuvre de pâtres successifs, porteurs d'une technique de niveau figuratif moins élevé. Faute de documents sûrs, ce facteur social ne peut être introduit au point présent sans fausser les données. Au demeurant, le niveau artistique est variable dans le Post-glaciaire comme il l'est dans le Paléolithique et il peut être significatif, précisément parce qu'il traduit en bloc un état culturel dont une partie des constituants socio-économiques reste inconnue mais laisse l'espoir d'être déterminée par d'autres voies.

Avant d'aborder la question de l'*intégration spatiale* qui régit, pour les figures isolées ou groupées, l'évolution de la station, de la perspective et les différents phénomènes de symétrie, de répétition, de superposition, il est apparu nécessaire de définir un premier palier dans l'analyse des formes, celui de l'*état figuratif*, concept fondé sur le besoin d'une typologie élémentaire des formes, utilisable pour ordonner les témoins artistiques de la préhistoire suffisamment pour qu'ils puissent répondre à une confrontation, entre eux et par rapport à l'échelle du temps. Développé à partir d'une recherche sur la statuaire (1) le dispositif d'analyse comporte quatre niveaux morphologiquement progressifs, dont l'application à l'art pariétal est apparue réalisable : géométrique pur, figuratif géométrique, figuratif synthétique, figuratif analytique. Ces niveaux peuvent être recoupsés par la mesure de la cohésion des différents éléments de la figure : 1. cohésion élémentaire, 2. à éléments juxtaposés, 3. à éléments enchaînés. Sept leçons ont été consacrées à un examen approfondi des états figuratifs de nombreuses œuvres paléolithiques et post-glaciaires.

Géométrie pure : les assemblages de lignes constituant des figures géométriques non identifiables sans le secours d'un contexte sont nombreux dans l'art paléolithique comme dans le post-glaciaire, mais quelques points ont été

(1) A. Leroi-Gourhan, Observations technologiques sur le rythme statuaire. *Echanges et communications. Mélanges offerts à Cl. Lévi-Strauss à l'occasion de son 60^e anniversaire*, 1970, p. 658-676.

particulièrement soulignés, en particulier le problème du niveau figuratif auquel l'art se manifeste à ses débuts. Les plus anciennes œuvres figuratives connues sont de l'Aurignacien (— 30 000 ±), elles ont été précédées par des tracés linéaires, rectilignes ou incurvés. Les figures aurignaciennes, dont un très petit nombre est connu, sont, pour les figures animales, exprimées en figuratif synthétique élémentaire, alors que les symboles mâles et femelles qui les accompagnent pratiquement sur tous les documents, tendent, dès cette époque reculée, à affecter des contours géométriques. Au départ, cette divergence est très peu apparente car géométrie pure et synthétique élémentaire sont proches ; elle apparaît de plus en plus nettement à mesure qu'on avance dans le temps et à Lascaux (— 13 000 ±) l'opposition est frappante entre les signes tracés en géométrie pure et les animaux qui sont au bord du figuratif analytique à éléments enchaînés, c'est-à-dire de la figuration la plus élaborée dans le sens de la précision anatomique.

Il a paru intéressant de toucher brièvement le problème de la réduction géométrique, phénomène général conduisant des figures explicites de niveaux figuratifs variés vers la réduction à des figures abstraites. Observable dans de très nombreuses cultures historiques et actuelles et favorisée par certaines techniques comme le tissage ou la céramique, la réduction géométrique est très fréquente dans l'art post-glaciaire (roches gravées de toute l'Europe occidentale) alors que dans l'art paléolithique (hormis les signes pariétaux) elle n'affecte que certaines catégories d'objets comme les pointes de sagaies et, en général les objets d'usage court et de perte facile (1). L'art pariétal n'étant pas le principal terrain d'observation des processus de géométrisation, cet aspect de l'évolution figurative a été laissée à une élaboration ultérieure.

Figuratif géométrique : lignes ou surfaces géométriques dont l'assemblage assure une identification au moins relative du sujet. Le figuratif géométrique est normalement à éléments juxtaposés et la simplicité des contours détermine de nombreuses convergences morphologiques. Dans l'art pariétal paléolithique, on l'a vu, le géométrique pur et le figuratif géométrique n'affectent que les signes, dont on peut établir l'enchaînement continu depuis le figuratif analytique jusqu'à la réduction à un simple rectangle vide. Les figures animales, au contraire, poursuivent leur évolution dans le sens inverse de la géométrisation. Ce phénomène, attesté par des centaines d'exemples, constitue un des problèmes les plus intéressants de la recherche.

Le domaine du figuratif géométrique est l'art rupestre post-glaciaire dans lequel surabondent les figures d'animaux, de personnages et d'objets, traitées au même niveau figuratif. L'analyse ébauchée sur les figures dolméniques

(1) A. Leroi-Gourhan, *Préhistoire de l'art occidental*, 1965, p. 45.

dans les leçons consacrées aux supports a été complétée par l'examen du groupement des chevilles figuratives dans un dispositif où le patron anthropomorphe devient purement géométrique (des figures des « Pierres plates » à celles de « Gavrinis »). Une seconde analyse a été développée sur les figures rupestres du type de ce que H. Breuil a dénommé pour l'Espagne « l'art schématique ». Des milliers de figures d'hommes et d'animaux, traitées en figuratif géométrique, peuplent les abris sous roche, les falaises ou les blocs depuis la Norvège jusqu'au Portugal, au Caucase et à l'Oural, pour ne se cantonner qu'aux régions européennes. Il est intéressant devant ces témoins innombrables de saisir le passage des formes les unes par les autres et, sur la marge du géométrique pur, de voir se confondre les tracés géométrisés de l'homme, du taureau, de l'« arbalète » et de la croix dans un véritable cul-de-sac de l'évolution figurative.

Figuratif synthétique : les lignes expriment l'essentiel des formes du sujet figuré, sans traduire les fines modulations des contours optiquement réels. Il est fréquent d'observer que les détails d'identification (ramure, encornure, oreilles, queue, fanon...) sont plus poussés vers l'analyse que les autres parties du corps (notamment les extrémités). Le figuratif synthétique marque dans tous les arts les étapes les plus dynamiques, entre le géométrique qui tend vers la non-figuration et l'analytique qui aboutit à l'exactitude optique. L'art paléolithique franchit de l'Aurignacien au début du Magdalénien (— 30 000 à — 13 000), tous les degrés de cohésion, depuis le synthétique élémentaire (La Ferrassie, abri Cellier) jusqu'au synthétique à éléments juxtaposés (Pech-Merle, phase ancienne) et au synthétique à éléments enchaînés (Ebbou, Lascaux). Cette progression recoupe et précise les caractères et les limites des styles I, II et III, proposés il y a plusieurs années (1). Lascaux (à la limite du synthétique et de l'analytique) est le meilleur témoin d'une évolution qui conduit de l'archaïsme aux premières formes du classicisme dont, à l'étape suivante, Altamira sera l'exemple.

L'art post-glaciaire offre de nombreux sujets de figuratif synthétique à éléments juxtaposés (Suède, Mer blanche, Asie centrale, Sibérie, Turquie, Inde...) et de synthétique enchaîné (Norvège, Italie du nord, Levant espagnol, Azerbaïdjan...).

Figuratif analytique : caractérisé par la recherche d'une certaine réalité optique à partir de nuances dans la modulation des lignes, le figuratif analytique tend vers une identification totale à la morphologie naturelle. Les œuvres analytiques correspondent en gros aux figures de style IV et sont par conséquent surtout magdaléniennes (— 12 000 à — 9 000) : Niaux, Font-de-Gaume, Rouffignac, Teyjat pour la France, Altamira, Ekain, Las Monedas pour l'Espagne, Levanzo pour l'Italie offrent de bons exemples de

(1) A. Leroi-Gourhan, *Préhistoire de l'art occidental*, 1965, p. 129-159.

ce qui pourrait être considéré comme la période « classique » de l'art paléolithique. L'art post-glaciaire européen ne comporte pas de figures qu'on puisse rattacher au figuratif analytique sauf dans le nord de la Norvège et au Levant espagnol.

Les états figuratifs sont loin d'assurer une prise totale sur les variations de l'expression figurative. Il reste à faire intervenir les données très importantes tirées de l'intégration spatiale (proportions, symétrie, perspective) et de l'intégration temporelle (animation) pour tenter de construire par éléments un modèle caractéristique de l'évolution de l'art paléolithique et de l'art post-glaciaire. L'intérêt de la confrontation a été de traduire dans des valeurs nettement circonscrites la disparité profonde qui existe entre l'aspect paléolithique et l'aspect post-glaciaire de l'art préhistorique. Cette disparité, qui était apparue déjà dans la technique et dans l'attitude de l'exécutant par rapport au support de l'œuvre, s'est encore accusée du fait que pour les animaux l'art paléolithique offre toute sa trajectoire entre le synthétique élémentaire et l'analytique enchaîné, alors que, dans l'art post-glaciaire, des facteurs encore indéterminés limitent la majorité des œuvres (hormis deux îlots en Norvège et au Levant espagnol) dans les limites qui vont du synthétique à éléments juxtaposés au géométrique.

Il reste, pour poursuivre l'expérience, à considérer dans la même perspective de confrontation, l'expression de l'espace et du temps dans l'art pariétal et rupestre préhistorique, recherche dont l'exposé des résultats constituera le programme de l'an prochain.

PUBLICATIONS

— *Observations technologiques sur le rythme statuaire. Echanges et communications.* Mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss à l'occasion de son 60^e anniversaire (La Haye, Mouton, 1970, p. 658-676, fig.).

— *Evolution et techniques*, t. 1 : *L'homme et la matière* (Paris, Albin Michel, 1943 et 1971, éd. revue et corrigée, 348 p., fig.).

— *Les religions de la préhistoire* (Paris, PUF, 1971, Collec. Mythes et religions, 154 p., fig., éd. revue et corrigée).

TRAVAUX ET MISSIONS

Direction du chantier de fouilles de Pincevent (Seine-et-Marne) du 7 mai au 15 juillet 1970.

Participation au Colloque de Santander (septembre 1970) sur l'art pariétal préhistorique avec une communication sur : « L'organisation spatiale des figures animales dans l'art pariétal paléolithique ».

Etude et relevé photographique dans 22 grottes ornées en mai, septembre, octobre et décembre 1970. Visite et relevé photographique en janvier 1971 des peintures nouvellement découvertes dans la grotte de Niaux (Ariège).

Leçon d'ouverture du cours d'Ecologie humaine de la Faculté des Sciences de Genève (19 janvier 1971).

Mission et conférences au Liban, en Syrie (avril 1971) et en Tunisie (mai 1971).

Edition de *Gallia Préhistoire*, t. 13, 1970, 2 vol.

Rapporteur de 4 thèses d'Etat et 6 thèses de 3^e cycle (préhistoire et ethnologie).

Travaux de l'E.R.A. n° 52 (Ethnologie préhistorique)

Chantier archéologique de La Chaussée-Tirancourt, Somme (Cl. Masset), juillet-août 1970.

Chantier archéologique de Tousson, Seine-et-Marne (M. Brézillon), avril 1971.

Chantier archéologique de Moque-Panier, Seine-et-Marne (M. Brézillon), octobre 1970.

D. LAVALLÉE et M. JULIEN : mission archéologique au Pérou (août-octobre 1970).

J. GARANGER : mission en Océanie (janvier-mars 1971) et participation au « FEPA symposia » à Canberra (janvier). Communication sur « Archaeology and traditions in the Central New Hebrides ». Participation au colloque de l'UNESCO sur « Conservation of the indigenous cultural heritage of the South Pacific ».

M^{me} Arl. LEROI-GOURHAN : participation au Colloque des Palynologues de langue française (Rennes, octobre 1970).

PUBLICATIONS DES COLLABORATEURS

F. AUDOUZE et J.-C. COURTOIS, *Les épingles du Sud-Est de la France* (*Prähistorische Bronzefunde*, XIII, 1, 1970).

J. GARANGER, *L'archéologie océanienne en 1969* (*Journ. de la Soc. des Océanistes*, 26, n° 27, p. 164-167).

G. GAUCHER, *Une cnémide mycénienne découverte près de Paris* (*Archeologia*, 34, mai-juin 1970, p. 26-29).

M. GIRARD, *Analyse pollinique de l'interglaciaire Riss-Würm de Sous-Terre à Genève (Suisse)* (*C.R.S. S.P.H.N.*, 5, n° 1, 1970, p. 70-74).

M. GIRARD et J. RENAULT-MISKOVSKY, *Nouvelles techniques de préparation en palynologie appliquée à trois sédiments du Quaternaire final de l'abri Cornille (Istres, Bouches-du-Rhône)* (*Bull. de l'AFEQ*, 4, 1969 (1970), p. 275-284).

D. LAVALLÉE, *Les représentations animales dans la céramique Mochica* (Paris, Mémoires de l'Inst. d'Ethnologie, 1970, 318 p., 100 pl.).

— *Industrias líticas del periodo Huaraz, procedentes de Chavin de Huantar* (*Riv. del Museo nacional*, 36, 1969-1970, p. 193-233).

Th. POULAIN, *Fosses et puits de Gensac-sur-Garonne (Hte-Garonne). Etude de la faune* (*Pallas XVI*, V, n° 3, p. 171-183).

— *La faune (La fosse chasséenne de Liévin (Pas-de-Calais) par A. Tuffreau*, *C.R.S.M. de la S.P.F.*, 67, n° 2, 1970, p. 46).

— *Etude des vestiges osseux (Le site protohistorique des Gours-aux-Lions à Marolles-sur-Seine (Seine-et-Marne), Mém. de la S.P.F.*, 8, 1970, p. 127-138).

— *Etude de la faune (Les dernières découvertes du Bronze final à Vinneuf (Yonne) par H. Carré*, *B.S.P.F.*, 67, 1970, n° 1, p. 396-398).

— *La faune comestible du dépotoir n° 1 des Mersans (Tène finale) à Argentomagus (93° Cong. nat. des Soc. sav., Tours 1968 (1970), p. 9-15).*